

Chapitre treize

La réunion des conjurés

Maintenant que les grandes chaleurs d'été étaient terminées, que les sèches s'étendaient sur toute la lagune, que depuis les canaux, l'odeur de fange pénétrait dans les ruelles, le matin s'offrait limpide et frais. Une légère brise amenait avec elle le prélude frisquet de l'arrivée de l'automne. Une pluie fine et tiède venait de s'arrêter ; elle avait mouillé toutes les pierres des rues pavées, l'eau avait noirci le bois des ponts et fait partout des flaques aux multiples reflets. Le tonnerre résonnait de plus en plus loin et les nuages, en s'éloignant, découvraient des morceaux de ciel de plus en plus vastes d'un bleu intense.

C'était l'heure matinale où une quiétude silencieuse succédait aux bruits et à l'agitation de la ville quand elle se remet en mouvement : les boutiques qui rouvrent, la foule habituelle des travailleurs qui vient remplir les rues, des femmes, des mendiants et de centaines d'autres gens affairés à recommencer leurs petits trafics quotidiens.

Dans la rue de San Samuele, justement à cette heure-là, des six boutiques d'artisans qui la bordaient, les volets des balcons grand ouverts contre le mur ainsi que les portes, commençaient à arriver les rumeurs habituelles du travail déjà en route : frappe des marteaux sur les plaques de métal, crissement des scies, les hauts et les bas d'un métier à tisser. Un apprenti sortait pour vider l'eau entrée dans les boutiques ; deux femmes sorties en grande hâte de chez elles, s'étaient rencontrées au milieu de la rue et riaient, en se parlant vite et en montrant de la main un balcon encore fermé. Un vieux marin se traînait comme tous les matins, en s'appuyant avec ses mains contre les murs, vers l'église de Santo Stefano pour aller mendier.

Dans la partie la plus éclairée de la rue, près du portail de la guilde des maçons, un groupe de badauds et de sans travail discutaient en regardant alentour. Ils étaient mal vêtus, maigres et les cheveux sales mais ne semblaient pas mécontents d'être là au soleil à observer ce qu'il se passait dans la rue.

Le marchand Bellotto sortit sur le pas de la porte de son entrepôt qui s'ouvrait au fond de la rue à l'endroit le plus proche du canal, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis prudemment sortit la tête pour voir qui arrivait du côté de la guilde des maçons. Ne voyant personne qui l'intéressât, il recula un peu en arrière à l'ombre de la porte large et basse. Ni les femmes au milieu de la rue, ni les artisans qui sortaient des boutiques leurs établis pour y travailler au soleil, ni le groupe de désœuvrés à côté du mur de la guilde ne l'avaient remarqué.

La maison dont le rez de chaussée était occupé par l'entrepôt, était une des plus laides de la rue, pas entretenue et ayant besoin de l'être. Tout l'édifice dégageait un air de décadence. Et même le marchand était vêtu d'une

houppelande qui, bien que brossée et raccommodée avec soin, semblait vieille et usée et laissait apparaître à plusieurs endroits la trame du tissu.

Bellotto était un homme d'âge mur, robuste et sanguin. Il avait habituellement un air désabusé et amer mais ce matin là, il était en plus inquiet et dans l'expectative.

Il ressortit, se penchant dehors et fit un geste nerveux, impatient et déçu. Il resta un moment indécis, puis se tourna, tendit la main pour tirer la porte à lui et la fermer quand il entendit une voix dire vite derrière lui : « Ne fermez pas ! Laissez-moi entrer, vite ! »

Alors d'un coup sec il poussa la porte en avant et se tourna vers celui qui avait parlé, le scrutant avec circonspection, bien qu'il ait déjà reconnu sa voix.

Il s'agissait en fait de fra Giacomo, qui rapide et sans rien regarder, se faufila entre Bellotto et la porte.

« Mais d'où arrivez-vous ? » demanda le marchand en regardant avec une curiosité méfiante le frère mineur, maigre et grand, qui s'était glissé silencieusement à l'intérieur derrière frère Giacomo.

« Du côté de la place de San Samuele. Vous ne regardiez obstinément que dans l'autre direction et vous ne nous avez pas entendus arriver. »

Et presque gaîment il ajouta : « C'est toujours comme ça dans la vie ! La Providence dispose les choses de manière à toujours nous surprendre. Espérons que nous aussi, nous soyons de bons instruments dans ses mains et que nous réussissions à surprendre qui de droit. »

« Et les autres ? »

« Ils viendront, ils viendront. Séparément mais ils seront tous là bientôt. L'heure est bien choisie... Tout le monde fait ses affaires et personne ne s'occupe de toi et les espions sont encore tous à traîner à la maison. C'est beaucoup mieux que la nuit... surtout après ce qui est arrivé hier soir... Vous avez entendu ? »

« Bien sur ! C'est un coup risqué, mais il le fallait vraiment. Ce sont des choses qui te redonnent le moral » commenta Bellotto mais d'un ton – le frère eut cette impression – comme s'il lui déplaisait d'avoir trouvé un motif de contentement.

Le marchand demanda en montrant l'autre frère : « Et qui est-ce ? »

« Lui ? » dit frère Giacomo en regardant son compagnon qui avait depuis levé le capuchon de son visage, « C'est frère Uberto. »

« Mais il n'est pas mort à... »

« Oui, Bien sûr. Et lui se fait appelé justement comme ça en mémoire de son martyr. »

« Ah ! » se borna à dire Bellotto et il jeta un coup d'œil perplexe sur fra Uberto.

Celui-ci se tourna vers le marchand, ses yeux s'éclairèrent d'une expression rigide de tranquille sérénité et son visage maigre entouré d'une masse de cheveux clairs qui arrivaient jusqu'à ses épaules, s'ouvrit en un grand sourire.

Bellotto n'arriva pas à cacher un mouvement d'impatience. « Je croyais que parmi les mineurs il n'y avait que vous frère Giacomo qui étiez des nôtres. Je ne savais pas que... »

« Oh, je ne suis pas du tout d'accord avec frère Giacomo, même si je pense moi aussi qu'il faut changer la réalité et nous rapprocher de Dieu. » Et tout en disant cela, il leva ses mains pour indiquer le ciel.

« Oh non ! » commença à dire Bellotto, et il adressa un regard à fra Giacomo où il y avait déjà un soupçon de colère : « Qui avez-vous... »

A ce moment là, quelqu'un frappa à la porte doucement, la poussa et entra rapidement. C'était Trappa qui, dès qu'il fut à l'intérieur, enleva le bonnet de pêcheur avec lequel il avait essayé de cacher ses longs cheveux roux, secoua la tête pour les remettre en place et se dépêcha de dire d'une voix péremptoire : « Je sais que je ne devrais pas être ici et que je n'ai pas été invité... Surtout après les événements d'hier » et là il ne put cacher un petit sourire de satisfaction, « mais quand Bernardino m'a dit que vous vous retrouviez ici ce matin, j'ai pensé que c'était important d'y être moi aussi. Soyez tranquilles, personne ne m'a vu et personne ne m'a suivi. »

« Ah, c'est donc vous ! Cela vaut plus que cent discours » s'exclama Bellotto

« Je ne l'ai pas dit ! » Mais quand il se vit entouré de sourires, il se laissa aller « Ce n'est pas grande chose. Ce n'est que le début... »

Un bruit à la porte l'interrompit. C'était justement Bernardino et Pungilupò. Ils portaient sur leurs épaules une planche de boulanger et sans frapper, ils avaient poussé la porte.

Les deux garçons posèrent la planche secouèrent la farine qu'ils avaient sur eux en tapant des pieds et en époussetant mutuellement leurs vêtements de leurs mains. Pungilupò, tout content, alors qu'il se nettoyait encore, s'adressa aux autres qui le regardaient surpris : « Eh, nous sommes entrés dans le fournil de Pietro de Olmo et, comme vous savez, il est à moitié aveugle et il ne nous a pas vus. Et les mitrons nous ont laissé faire... Je sais que je ne devrais pas être ici mais Bernardino a dit que je pouvais venir. »

« Vous ne vous êtes pas fait remarquer, au moins ? » demanda un peu inquiet Bellotto.

« Mais non ! » répondit Bernardino, « nous avons traversé la moitié de Venise et nous n'avons jamais vu un pareil calme ! On dirait vraiment qu'il n'est rien arrivé. Ils veulent évidemment donner cette impression aux gens. Ici dans la rue il me semble... »

Bellotto ne le laissa pas terminer et se hâta d'aller à la porte de l'entrepôt. Il regarda des deux côtés et fit un geste rassurant dans son dos vers les autres qui s'étaient regroupés près de la porte. Mais tout de suite après, il recula car il avait vu quelque chose qui l'inquiétait. Il adressa un regard anxieux à fra Giacomo : « Deux. »

Le frère n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que deux hommes passaient le seuil et regardaient autour d'eux avec méfiance. Bellotto poussa un soupir de

soulagement : « Mais c'est vous Giovanni ! Je ne vous avais pas reconnu, accoutré comme vous l'êtes. »

Giovanni de Venise, maroquinier de profession et de foi cathare, avait en fait endossé une grande robe d'apothicaire et une grande toque qui le rendait presque méconnaissable.

« Quel risque de nous faire venir en plein jour ! » s'exclama le maroquinier dès qu'il fut entré « Je ne parle pas pour moi mais pour mon frère qui m'accompagne. » Et il montra de la tête l'autre homme qui était entré avec lui, « Personne ne doit savoir qu'il se trouve à Venise. L'inquisition... »

« Nous savons... Nous savons. Mais ce n'est pas la première fois que le parfait Odon de Bologne se réfugie dans la lagune, me semble-t-il » l'interrompit fra Giacomo, en fixant sans aucune sympathie le nouvel arrivant qu'il avait tout de suite reconnu.

Odon était un homme d'âge avancé mais bien droit de sa personne avec une expression ascétique sur le visage, très étudiée. Il portait une longue robe noire et ses yeux se promenaient avec détachement ou, semblait-il aux deux frères mineurs qui avaient eu l'occasion de l'observer d'autres fois, avec un mépris aristocratique.

« Oui, je le sais. Mais lui maintenant est habitué à se déplacer la nuit » répliqua Giovanni en se libérant de sa grande toque et en ouvrant sa lourde houppelande, « J'ai consenti à l'amener avec moi, parce que j'espère que cette réunion sera importante pour l'avenir de tous ses participants même si j'ai peine à le croire... Cependant » et il regarda alentour avec appréhension, « Je compte sur la discrétion de tous. »

« Ne vous faites pas de souci, je me porte volontiers garant pour ceux qui sont présents et aussi de ceux qui vont arriver » lui répondit promptement fra Giacomo.

« D'autres encore ? » demanda alarmé le maroquinier qui avait sur le visage un air de persécution.

Comme pour faire grandir ses craintes, on frappa contre la porte entre ouverte un coup pas très fort mais ferme, ce qui lui fit tourner les yeux vers l'entrée. Bellotto aussi resta un instant indécis et ce fut alors fra Giacomo qui décida d'aller ouvrir complètement la porte, en disant à voix basse :

« Entrez, vite dedans ! Ne vous arrêtez pas à la porte. »

Le frère tira par le bras à l'intérieur un homme derrière lequel entra à son tour, à pas lents, un vieil homme courbé, au visage marqué mais avec malgré tout un regard très ferme et déterminé.

« Vous êtes en retard Antonio ! »

« Eh, je n'ai pas pu quitter l'auberge de bonne heure. Les Seigneurs de la Nuit sont déjà venus deux fois pour poser un tas de questions. Après les événements insensés d'hier soir qui sait quand on laissera en paix ceux qui ont un établissement public » et il secoua la tête en signe de désapprobation. « Et puis je devais amener avec moi le diacre Raimondo. On croit que c'est un de

mes serviteurs, mais le voir en promenade avec moi... De toute façon, tout va bien. On est ici pour écouter ce que vous avez à nous dire... mais avant faites asseoir le diacre qui est bien fatigué. »

Bernardino et Trappa se précipitèrent vers un mur du fond de l'entrepôt pour chercher quelque chose où installer le vieil homme. Bernardino fut le plus rapide et avec un grand sourire il posa derrière lui un banc et l'aida à s'asseoir. Le diacre Raimondo, grand, maigre et pauvrement vêtu lui adressa un doux signe de gratitude.

Tout le monde à Venise, connaissait Antonio Verde, gérant de l'auberge *Au chevalier*, comme l'homme le plus doux, le plus honnête et charitable qu'on puisse trouver. Et tout le monde savait qu'il avait plus que de la sympathie pour les pauvres de Lyon. C'était un gros homme, aux gros bras, visage ouvert et deux yeux limpides et confiants. Il portait sur ses pantalons un corselet de cuir et une chemise blanche ouverte sur la poitrine.

« Qui manque encore ? » demanda Bellotto, en s'adressant à fra Giacomo.

« Encore deux autres... Un, Boccaderospo, le voilà » et il fit un signe vers la porte par où, silencieux et calme entra un homme qui portait la veste traditionnelle des ouvriers de l'arsenal. Il serrait dans sa main une petite hache de charpentier et sous le bras une courte planche déjà rabotée. A peine entré, il se tourna pour poser derrière la porte ces deux objets et regardant les autres d'un œil hardi, il s'exclama en riant : « Bonjour à tous ! Avec ces deux objets là et habillé comme ça, on peut aller partout à Venise ! »

Il fit un signe de tête amical à Bellotto qu'il connaissait déjà et se mit près d'Antonio. Petit comme il était, sa taille mince, son petit visage et ses yeux vifs, il faisait un grand contraste avec l'aubergiste. Fra Giacomo le regarda avec sympathie.

« Je peux fermer maintenant ? » demanda Bellotto avec impatience, « l'autre ne viendra plus maintenant. »

« Pourquoi ? Attendez un moment... » répondit le frère, « l'affaire que nous avons entreprise est trop importante pour se laisser gagner par l'impatience ! Je vais aller à sa rencontre. Je sais d'où il vient. »

Mais il n'eut pas besoin de le faire car le dernier des invités à la réunion frappa à la porte à moitié ouverte et demanda : « Puis-je entrer ? » et il entra.

« Bienvenue maître Pietro ! Vous aussi vous êtes des nôtres ! Allez, allez !. Très bien ! » s'exclama Bellotto en allant fermer la porte. Il ajouta s'adressant à fra Giacomo : « Vous les avez vraiment tous trouvés ! Artisans, aubergiste, moi petit marchand. Il y a toute la Venise qui travaille ici. »

Mais à voix basse, pour que seul, Pungilupo qui s'était approché pour l'aider à mettre la barre à la porte, puisse l'entendre, il murmura : « Pourvu que tout le monde ait envie de lutter jusqu'au bout. Mais j'ai peur que... »

En hochant la tête, il jeta un coup d'œil sur le groupe disparate que le frère avait réuni dans son entrepôt.

Le dernier arrivé était Pietro Tinto, maître tonnelier. Vêtu de bons vêtements, il avait l'air content. On voyait, d'après ses regards alentour, qu'il était plus curieux qu'impliqué dans cette réunion. De fait il salua tout le monde avec la hâte désinvolte de quelqu'un habitué à fréquenter les réunions d'une confraternité.

« Asseyez-vous ! Asseyez-vous ! »

Les onze hommes, invités à s'asseoir sur un signe de la main du marchand, regardèrent autour d'eux à la recherche de bancs et de tabourets, réussirent enfin à former une sorte de cercle au centre du local autour de fra Giacomo qui était resté debout.

L'entrepôt se composait d'un local bas mais assez vaste qui d'un côté était à peine éclairé par deux petites fenêtres et de l'autre donnait sur un canal par une porte d'eau surmontée par un arc protégé par une grille. Les deux autres côtés donnaient sur deux autres petites pièces, complètement sombres.

Toute la grande salle était pratiquement vide de marchandises et les coffres ouverts, les rayons poussiéreux, les instruments inutilisés abandonnés contre les murs révélaient à quel point les affaires de Bellotto allaient mal.

Dès que tout le monde eut pris place, le marchand se dépêcha d'aller tirer les rideaux moisis sur les deux petites fenêtres, pour qu'aucun curieux ne puisse voir à l'intérieur. Il prit par terre une torche, l'alluma et le fixa dans un anneau sur un mur. Il s'assit enfin à côté de Boccaderospo et fit un signe satisfait à fra Giacomo.

« Maintenant que nous sommes tous là, on peut commencer. Bien que je sache que nous savons tous de quoi il s'agit, j'avoue être curieux et même très curieux d'entendre ce que vous avez à dire. Quelle que soit l'action que vous proposiez, ce sera toujours mieux que de continuer comme ça. »

Il ouvrit ses mains, pour leur montrer à tous, la désolation qui régnait dans son entrepôt. Le frère, qui, comme au chapitre était toujours embarrassé quand il s'agissait de commencer un discours un peu long, se racla la gorge et un peu perplexe regarda tous ces visages qui attendaient ses paroles. Il plissa ses yeux comme s'il récapitulait et organisait dans sa tête ce qu'il avait à dire, puis commença prudemment.

« Vous connaissez tous la situation grave actuelle de Venise. Et la définir telle me semble encore peu. »

Il s'arrêta, hésitant, car bien qu'il eut réussi grâce à un patient travail de contacts et d'ententes secrètes, à amener ici les cathares, des vaudois, des jeunes qui vivaient au ban de la société, des petits marchands et des artisans au bord de la faillite et même enfin Pietro Tinto, membre d'une de ces confraternités de flagellants remplies depuis toujours d'âmes inquiètes, il ne savait pas bien ce que pensaient en fait ceux qui se trouvaient autour de lui.

Une voix dit : « C'est sûr que nous la connaissons ! Elle n'est pas grave, elle est tragique ! Du moins pour nous. »

Bien que ce soit Boccaderospo qui parlât, un des rares dont il était sûr de l'appui, Fra Giacomo se sentit encouragé.

« Depuis le fermeture (la serrata) du Grand Conseil, on respire à Venise un air lourd ; toute liberté a été progressivement étouffée ; l'arbitraire a pris la place de la justice. Et tout ceci au bénéfice de qui ? Des grands. Et dans quel but ? » Il fit une pause, « Celui d'opprimer de plus en plus les petits... »

« Encore plus que maintenant ? » demanda ironique, Trappa.

« ... prendre en main tout le pouvoir. Maintenant, de l'assemblée populaire, on en a plus que le souvenir. C'était sans doute une institution dépassée, mais... »

« Comment dépassée ? » se mit à protester avec emphase Bellotto, « fra Giacomo cette fois, vous vous trompez. Nous petits marchands, nous la revoulons. Autrement, où pourrions-nous nous faire entendre ? et puis... »

« A quoi te servirait maintenant l'assemblée populaire, sinon pour y faire de grandes palabres et étalage de mots inutiles ? Même là, en catimini, c'étaient les mêmes qui commandent encore aujourd'hui » l'interrompit Boccadirospo d'un ton assuré. Mais après il fit un petit sourire au marchand, comme pour le consoler de ce reproche.

Giacomo reprit : « Même en mettant de côté l'assemblée populaire, ce sont maintenant tous nos règlements traditionnels qui sont négligés et dont on ne tient aucun compte. Même à l'Arsenal » il tourna intentionnellement les yeux vers Boccaderospo pour lui faire comprendre qu'il partageait ses idées et en passant il s'aperçut que les deux petits groupes d'hérétiques ne suivaient pas avec beaucoup d'intérêt ses paroles, et même le regardaient avec méfiance, « ... les anciennes garanties qui protégeaient celui qui y travaillait, ont maintenant été écartées. Les maîtres – ceux qui peuvent entrer chez le doge – font la loi... »

L'ouvrier de l'arsenal se borna à approuver de la tête, alors que Pungiluppo d'une voix sourde lâcha : Plus pour longtemps. »

« Espérons-le » continua fra Giacomo, « Hélas aujourd'hui commande celui qui a le plus d'argent ; le profit est devenu l'unique but pour presque tous les individus qui ont Venise entre leurs main. Ni amour, ni amitié, ni l'estime des autres. Seulement le commerce, l'argent. Notre pauvre ville est devenue maintenant la Babylone dont parle l'évangéliste. Et à ceux- là, peu leur importe qu'ils la mènent à la ruine avec leur avidité. Mais il viendra un moment où, comme dit Jean, les marchands de la terre pleureront et se lamenteront, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises' »

En disant ces paroles le frère se tourna vers les deux cathares pour voir si au moins ils approuvaient cette allusion à l'Apocalypse. C'était ainsi. Odon de Bologne, en fait, le visage inspiré se sentit tout de suite obligé de continuer.

« Les marchands enrichis par de telles marchandises, resteront éloignés par peur de son tourment, pleurant et se lamentant » Beaucoup se tournèrent vers le parfait cathare, qui était assis, droit, les mains appuyées sur ses genoux et regardant droit devant lui.

Celui qui montra qu'il était au contraire peu satisfait des deux citations du nouveau Testament ce fut l'artisan Pietro Tinto qui dodelina de la tête en signe de doute et protesta :

« Père ! Il me semble que vous exagérez ! Le profit peut être aussi la juste récompense d'une vie de travail et de l'habileté d'un individu. » Fra Giacomo se hâta de se corriger, conciliant, même s'il avait bien vu que Pungiluppo et Boccaderospo se laissaient aller à des gestes de moqueries et de refus envers le tonnelier.

« Certainement. Vous avez raison ! Le juste profit a toujours été permis et respectable... » Les deux groupes de cathares et de vaudois approuvèrent sentencieusement.

« ... mais aujourd'hui » essaya de continuer Giacomo en faisant les gros yeux aux deux contestataires de l'artisan, «... aujourd'hui, seules la rouerie et l'intrigue reçoivent une injuste récompense... »

Bellotto fit un vigoureux signe d'assentiment.

« La loyauté d'autrefois n'existe plus. »

« Ni même l'honnêteté » ajouta Tinto qui voulait se faire pardonner sa sortie d'avant.

« ... Et si on regarde autour de nous, que voit-on ? Le mécontentement se répand partout. Tout le monde cherche à fuir son devoir, à négliger ses obligations. Les églises sont de plus en plus vides... »

Du coin de l'œil, il saisit le regard de frère Uberto qui le regardait, abasourdi de le voir s'exprimer avec tant d'éloquence et il se promit de modérer son ton sur le champ.

« ... le peuple est sans travail et contraint de mendier. »

Pungiluppo l'interrompit encore une fois.

« Dites-le plus fort ! La misère se répand ! Ils veulent même augmenter l'impôt pour moudre. »

« C'est vrai ! Je le sais bien » reprit Giacomo, « et comme si cela ne suffisait pas, ils n'arrêtent pas d'attirer sur nous les haines et les rancoeurs légitimes. Maintenant nous sommes en guerre avec le pape pour Ferrare. Sur la ville tombe l'interdit. Quelle tragique situation ! » Fra Giacomo fit une pause et regarda autour de lui pour comprendre l'effet provoqué par ses paroles : sur plusieurs visages il lut une approbation, sur d'autres, perplexité et surprise.

Le jeune Bernardino bougea sur le banc où il était assis, comme s'il se préparait à dire quelque chose mais le parfait cathare le précéda et dit de sa faible voix : « Il ne faut pas s'étonner de ce que vous dites frère Giacomo ! Toute la réalité est mal parce qu'elle est l'œuvre du démon. »

Fra Giacomo allait lever les yeux au ciel, mais il se retint au milieu de son geste. Mais il pensa immédiatement en lui-même : « On y est ! », c'est sûr que si quelqu'un, par curiosité, commençait à poser des questions sur les théories cathares, si mystérieuses pour tout le monde, le discours se perdrait loin de ce qui lui tenait à cœur.

En fait Bernardino l'ingénu, s'empressa de demander avec candeur :

« Toute la réalité ? Cela me semble impossible. »

Il offrit ainsi l'hameçon au désir de prosélytisme en attente vigilante dans l'esprit d'Odon ; celui-ci tourna tout de suite sa maigre tête blanche vers le jeune homme et avec un sourire distant commença à expliquer : « Dans le prologue de l'Évangile de Jean, il est dit : « Tout a été fait par lui » et « Sans lui a été fait le néant. »

D'une voix douce il demanda : « Tu sais ce que signifient vraiment ces deux affirmations ? »

Bernardino fit non de la tête. Les autres se contentèrent de regarder le parfait en silence.

« Que ce monde n'a pas été créé par Dieu mais par le Démon. Que le bien et le mal sont absolument inconciliables entre eux. Qu'il y a deux mondes : Un visible et un invisible et chacun a son Dieu. L'invisible a le Dieu bon, qui sauve les âmes. L'autre, l'invisible, a le Dieu du mal qui fait les choses imparfaites et transitoires. Le Diable est le prince de ce monde et cependant... » il se tourna pour regarder encore fra Giacomo qui droit debout attendait patiemment, « C'est difficile d'affirmer que aujourd'hui est pire qu'hier et que demain, si nous le voulons, sera meilleur. Tout est illusoire, corruptible. »

Le frère dodelina un moment de la tête comme pour montrer que les affirmations du parfait cathare avaient fait naître chez lui des doutes et plus que de dire, il murmura « Je savais que vous, hommes bons, vous étiez persuadés que toute la réalité est illusion, mais... »

L'autre cathare, Giovanni, prit la parole en l'interrompant d'une voix pleine de zèle : « Tout a été fait de poussière et tout retourne à la poussière. »

« ... Oui, oui, je le sais... *l'Écclésiaste* ... mais nous, que devons-nous faire ? Croiser les mains et attendre ? Et puis attendre quoi ? »

« Tout ça, c'est du caca ! » éclata l'ouvrier de l'arsenal à voix pas très haute mais que tous entendirent, regardant alentour pour voir si quelqu'un était d'accord.

Fra Giacomo lui lança un regard mauvais.

« Mais, et l'âme ? Et la responsabilité individuelle ? » intervint frère Uberto d'une voix fiévreuse. Il s'était déplacé avec le tabouret où il était assis, se penchait complètement vers le cathare, comme s'il voulait lui poser sa propre question. Mais en même temps, on voyait qu'il était intimidé par le fait d'avoir eu le courage de parler.

Le parfait sourit, compréhensif.

« Je comprends qu'entendre proclamer ouvertement pour la première fois certaines vérités peut être douloureux. Cependant, même Judas, frère de Jacques a dit : « Haïssez ce léger habit fait de chair. » Et en vérité l'âme, créée par Dieu oublie sa patrie céleste, dort dans cet habit qui est une prison de chair. C'est le prince de ce monde qui avec ruse et séduction la maintient dans ses filets. N'avez-vous jamais remarqué que votre esprit se meût comme en

prison ? Que ses élans vers l'extérieur sont retenus par les troubles aspirations de notre corps ? »

Il fit une pause puis reprit d'une voix douce.

« Mais vous m'avez questionné sur la responsabilité personnelle et donc sur le péché... »

Frère Uberto confirma. Trappa et Bernardino semblaient très intéressés par l'exposition des idées cathares. Les deux pauvres du Lion écoutaient au contraire avec le détachement de ceux qui sont convaincus d'écouter des choses absolument fausses et qu'eux seuls possédaient la vérité. De leur côté Bellotto et Boccadirospo échangeaient des regards d'impatience.

« ... le libre arbitre est une illusion. Si Dieu nous avait laissé libres de choisir entre le bien et le mal, ce serait Lui la cause de la naissance du mal. Mais Dieu est étranger à la tentation. C'est le Diable qui a trompé les âmes et les anges, en leur promettant richesses et plaisirs s'ils quittaient le ciel et s'ils descendaient dans ce monde inférieur : champs, or et argent, et à chacun d'entre eux des épouses. Et la tentation diabolique se renouvelle sans arrêt, ramenant l'âme qui essaie de se libérer, vers le mal. L'unique salut est... »

« Et le Christ ? Et le baptême du salut ? » demanda Bernardino anxieux.

« ... Justement, mon fils. Le Christ est notre salut. Il nous a été envoyé en ce monde et il a prêché le royaume de son père, rappelant aux âmes endormies leur patrie céleste. Il n'est pas venu pour nous libérer du péché originel, à travers son propre sacrifice et sa mort sur la croix, mais pour enseigner aux hommes le geste libérateur, qui est le sacrement du baptême à travers l'esprit. Le fils de Dieu vint en ce monde sous l'apparence d'un homme et seulement apparemment il est mort sur la croix. Ce fut un ange qui jamais ne mangea, souffrit, mourut et qui jamais ne fut enseveli vraiment... C'est pour cela que l'eucharistie est un faux moyen de salut... L'unique instrument est le baptême moyennant l'imposition des mains à travers lesquelles est donné l'Esprit Saint. C'est la consolation des hommes bons dont tu as certainement entendu parlé. »

« Et notre baptême ? »

« C'est celui que prêchait Jean Baptiste avant que le Christ ne vienne prêcher. S'il avait été possible de sauver les hommes grâce au baptême avec l'eau, le Christ serait venu pour rien. »

Fra Giacomo avait suivi avec patience et en silence l'exposition du parfait, attendant le moment de pouvoir l'interrompre sans l'offenser. Mais à cet instant il se laissa aussi prendre par le désir de demander.

« Mais pour vous, le baptême n'est-il pas aussi ordination et extrême onction ? »

Le vieillard fixa des yeux le visage du frère, ne sachant pas s'il devait être content de cet intérêt ou prudent de répondre parce qu'il s'agissait peut-être d'une question provocatrice. Mais le regard honnête de fra Giacomo le rassura.

« Oui, c'est comme vous le dites. C'est pour cela qu'on ne donne pas le baptême aux enfants. Aucun de leurs péchés ne doit être remis. Quand notre

église vivait en paix dans une très grande partie du monde chrétien, le baptême était une cérémonie collective de l'Église de Dieu, c'est-à-dire de l'assemblée des chrétiens... Et tous promettaient à cette occasion d'être loyaux et fidèles dans le domaine spirituel et temporel. Ne pas manger volontairement de fromage, des oeufs, du lait, ni de la viande d'oiseau ou de bête interdite par l'église de Dieu. Enfin supporter pour la justice du Christ faim, soif, persécution et mort. »

« Des sortes de frères en somme ! » commenta sarcastique Pungilupo.

« Certes, nous sommes des clercs... mais des clercs qui vivent du travail de leurs mains et... »

« J'aime cela » approuva avec vigueur Boccadirospo, « Seule une vie bonne permettra la réincarnation dans un corps propice à devenir celui d'un bon chrétien. »

« Alors ce n'est pas vrai que vous sacrifiez des enfants dans des rites sataniques ? » demanda Bernardino entre étonnement et soulagement.

Le maroquinier sauta sur ses pieds, le visage tout indigné et fit deux ou trois sons inarticulés dans sa gorge, mais le parfait, patient, le prit par la manche et le fit se rasseoir.

« Maintenant que tu nous connais en personne, crois-tu que nous sommes des gens à faire des choses pareilles ? »

« Non... non, certainement pas. »

« Eh, le Diable fait bien son métier ! Et il se sert de tant d'assistants ici dans son règne... Les inquisiteurs... »

« Vos convictions sont louables » l'interrompit à son tour fra Giacomo, « ... mais elles peuvent conduire à l'angoisse et au désespoir. Ou même... » et là le frère fit un sourire alentour pour essayer de désamorcer l'atmosphère de polémique qu'il voyait s'insinuer de plus en plus palpable autour de lui, « ... à des positions seulement ridicules - excusez-moi, Odon si je le dis – comme ces femmes qui se laissent condamner au bûcher, en refusant obstinément de tuer des poulets devant les inquisiteurs. Je comprends que celui qui meure en chrétien, selon votre doctrine se soustraie au cycle des réincarnations et donc échappe à ce monde du mal. Mais c'est un peu comme pousser les gens au suicide. »

Pendant que le frère parlait, l'ouvrier de l'arsenal et Trappa avaient commencé à échanger des regards. A un certain moment, ils se mirent à rire et plus ils se regardaient, plus ils riaient fort. A la fin, Boccaderospo se calma et finit par dire mi ironique, mi indigné : « Que pour une poule ! On voit bien que vous n'avez jamais su ce qu'était la faim. »

Le parfait lui lança un regard où, sous l'apparente bonhomie, on lisait tout le mépris lévitique pour cette sortie.

Comme pour l'ignorer, il se tourna vers fra Giacomo et dit d'une voix extrêmement contrôlée : « Il y a des accusations auxquelles un Homme Bon ne peut répondre sans s'abandonner à la colère, perdant ainsi l'état de bon

chrétien. Je veux seulement vous rappeler que les premiers moines aussi avaient horreurs des aliments impurs et de la viande des animaux qui se reproduisent par le coït... La pratique de l'endura, c'est-à-dire du suicide collectif et un ignoble mensonge, mis en circulation par nos persécuteurs... Oh, si vous aviez pu entrer dans une Maison cathare, d'où partaient et où revenaient chaque jour les parfaits et les diacres, selon leurs missions et leurs occupations ! La maison n'était pas fermée comme un monastère mais ouverte à tous ceux qui y frappaient, désireux d'enseignement ou de consolation. C'était là qu'on pratiquait la bénédiction du pain et la pénitence collective. Et dans cette cellule de vie chrétienne, on menait une vie laborieuse et pieuse... Et puis, les persécutions... Maintenant, il n'y a plus que six ou peut-être cinq couples de parfaits. Continuellement traqués, on se déplace seulement de nuit, on dort dans les bois et dans les grottes pour apporter la consolation aux croyants éparpillées sur un territoire plus grand que la Marche de Trévisé et la lagune mises ensemble... Si vous saviez ! »

Odon sembla se perdre dans le souvenir d'un passé heureux et à la pensée du triste présent, montrant une émotion qui contrastait avec son attitude rigide et le détachement qu'il avait eu jusqu' alors. Plus surprenant fut encore dans le silence qui accompagna les paroles du cathare, le retentissement dans la grande salle à moitié vide d'un coup énergique frappé à la porte.

Bellotto fit des signes silencieux mais énergiques aux invités de se tapir et de se cacher dans quelque coin sombre loin de la porte, et lui circonspect mais sûr de lui en apparence, alla entre ouvrir la porte. En couvrant le plus possible l'entre bâillement dans son dos, il sortit la tête.

« Qui me veut ? » demanda-t-il feignant la désinvolture. Et quand il vit qu'il s'agissait du pauvre Menico le pauvre idiot inoffensif et retardé qui depuis des années, abandonné par sa famille, déambulait toute la journée en long et en large dans la rue, il battit des mains de soulagement comme un enfant.

« C'est toi ? »

« Un sou pour Menico » bafouilla le pauvre garçon.

Presque avec un enthousiasme qui surprit le mendiant, habitué à être chassé par des quolibets et au mieux, à peine supporté, Bellotto plongea sa main dans la poche de son veston, en sortit deux pièces et les mit presque de force dans la main tendue de l'autre.

« Tiens et va t'acheter un pain. »

Avec un grognement inarticulé de plaisir, Menigo serra sur son cœur le poing où il avait caché l'argent, comme si c'était un trésor et il se précipita dans la rue vers la place Santo Stefano.

Le marchand se hâta de fermer la porte dans son dos.